

Joseph von Eichendorff

Liederkreis (Opus 39)
de Robert Schumann

traduit de l'allemand par Éric David

La présente traduction a été réalisée pour Marie-Jeanne Tropet (soprano) et Daniel Brandt (piano) en tant que document d'accompagnement des récitals qu'ils ont donnés le 31 décembre 1999 aux *Musicales* de Vauchignon (Côte d'Or), le 8 avril 2000 au *Centurion Theater* de Pretoria (Afrique du Sud) et le 28 juillet 2000 dans le cadre des *Concerts d'été du Musée de la Croix Rouge* de Genève (Suisse), ainsi que le 3 octobre 2000, toujours à Genève. Un enregistrement est prévu sur CD.

Les indications de sources entre parenthèses correspondent aux différentes sections prévues par J.v.E. dans l'édition de ses œuvres poétiques de 1841. E.D.

EN PAYS ÉTRANGER

Du pays natal, au-delà des rouges éclairs,
de là-bas viennent les nuages ;
mais père et mère depuis longtemps sont morts,
là-bas plus personne ne me connaît.

Bien assez tôt, hélas, viendra le temps paisible
où je reposerai aussi, et au-dessus de moi
bruissera la belle solitude des forêts,
et plus personne ici ne me connaîtra.

(*Totenopfer* [V], 1833)

INTERMEZZO

Ton merveilleux portrait
je l'ai tout au fond de mon cœur ;
si frais et si joyeux il me
regarde à toute heure.
Silencieux mon cœur chante à part soi
une chanson belle et ancienne
qui s'élance vers le ciel
pour vite s'envoler vers toi.

(*Sängerleben* [II], 1810)

CONVERSATION DANS LA FORÊT

Il est déjà tard, il fait déjà froid ;
où vas-tu ainsi solitaire à cheval par la forêt ?
La forêt est vaste, tu es seule,
ô belle épousée ! Je vais te reconduire !

« Grands sont la ruse et l'artifice des hommes ;
de douleur mon cœur est brisé ;
le cor de chasse peut bien errer de-ci de-là,
ô fuis ! Tu ne sais pas qui je suis. »

Si richement parés sont la cavale et la femme,
si merveilleuse sa jeune apparence ;
maintenant je te reconnais, Dieu me vienne en aide !
Tu es la sorcière Lorelei !

« Tu me connais bien, du sommet d'un rocher
mon château surplombe les profondeurs du Rhin.
Il est déjà tard, il fait déjà froid,
plus jamais ne sortiras de cette forêt ! »

(*Romanzen* [VII], 1812)

LE CALME

Nul ne sait ni ne devine
combien je suis heureux, combien heureux !
Ah, si seul le savait un seul,
personne sinon ne doit le savoir !

Il ne règne pas un tel calme dehors dans la neige ;
les étoiles dans le ciel ne sont pas
aussi muettes ni silencieuses
que le sont mes pensées.

Je voudrais être un petit oiseau
pour voler par-dessus la mer,
par-dessus la mer et bien au-delà,
jusqu'à me retrouver au ciel !

Nul ne sait ni ne devine
combien je suis heureux, combien heureux !
Ah, si seul le savait un seul,
personne sinon ne doit le savoir !

(Frühling und Liebe [IV], 1815)

NUIT DE LUNE

C'était comme si le ciel avait
embrassé la terre en silence,
et qu'elle doive désormais rêver
de lui dans l'éclat des fleurs.

L'air passait à travers champs,
les épis se balançaient doucement,
tout bas murmuraient les forêts,
si claire était la nuit étoilée.

Et mon âme déployait
ses ailes largement,
traversait en son vol les contrées silencieuses
comme si elle volait vers son foyer.

(Geistliche Gedichte [VI], 1837)

BEAU PAYS ÉTRANGER

Les cimes murmurent et frissonnent
comme si à cette heure même
autour des murailles à demi englouties
les dieux anciens faisaient la ronde.

Ici, derrière les myrtes,
dans la splendeur secrète du crépuscule,
quels mots confus me dis-tu comme en un rêve,
ô nuit fantastique ?

Toutes les étoiles scintillent vers moi
d'un regard brûlant d'amour,
les lointains enivrés parlent
comme d'un grand bonheur à venir !

(*Wanderlieder* [I], s.d.)

SUR UN CHÂTEAU

Endormi aux aguets,
là-haut se tient le vieux chevalier ;
sur lui passent les ondées,
et la forêt murmure à travers les barreaux.

Enchevêtrés sa barbe et ses cheveux,
et pétrifiés sa poitrine et son cou,
depuis tant de siècles qu'il reste assis
là-haut dans sa cellule silencieuse.

Dehors tout est calme et paisible ;
tous sont descendus dans la vallée ;
les oiseaux de la forêt chantent solitaires
dans les arcs vides des fenêtres.

Tout en bas passe un mariage
dans un rayon de soleil sur le Rhin ;
des musiciens jouent gaiement
et la belle épousée, elle, pleure.

(*Wanderlieder* [I], 1837)

EN PAYS ÉTRANGER

J'entends les ruisseaux murmurer
ici et là dans la forêt ;
dans la forêt, dans ce murmure,
je ne sais pas où je suis.

Chantent les rossignols
dans cette solitude,
comme s'ils voulaient parler
de la beauté du temps passé.

Les éclats de la lune volent ;
c'est comme si je voyais sous mes pieds
le château posé dans la vallée ;
et pourtant qu'il est loin d'ici !

Comme si dans le jardin
plein de roses blanches et rouges
m'attendait ma bien-aimée ;
et pourtant voici longtemps qu'elle est morte !

(*Wanderlieder* [I], 1837)

MÉLANCOLIE [1]

Je puis bien chanter quelquefois
comme si j'étais joyeux ;
mais des larmes en secret me viennent,
et mon cœur alors se libère.

Les rossignols font retentir,
lorsque joue dehors un air printanier,
le chant de la nostalgie
des profondeurs de leur cachot.

Tous les cœurs alors sont à l'écoute
et tout alors est réjoui,
mais nul ne ressent les douleurs,
la souffrance profonde de ce chant.

(*Sängerleben* [II], 1815)

À LA BRUNE

Le crépuscule va déployer ses ailes,
les arbres remuent de lugubre façon,
les nuages passent tels des rêves pesants –
que veut donc dire cet effroi ?

Si tu as un chevreuil préféré,
ne le laisse point pâître seul ;
des chasseurs passent dans la forêt sonnante du cor,
ici et là se déplacent des voix.

Si tu as un ami ici-bas,
ne lui fais pas confiance à cette heure ;
bien qu'amical en regards et en paroles,
il rêve de guerre en une paix trompeuse.

Ce qui fatigué décline aujourd'hui
demain se relèvera renaissant.
Maintes choses se perdent dans la nuit –
prends garde, sois vif et dispos.

(*Wanderlieder* [I], 1815)

EN FORÊT

Un mariage passait au flanc de la montagne,
j'entendais chanter les oiseaux,
des cavaliers nombreux brillaient, le cor sonnait,
c'en était une chasse joyeuse !

Puis, sans que je m'en aperçoive, tout écho s'est tu ;
la nuit recouvre l'horizon,
seule depuis les monts murmure encore la forêt,
et moi, je frissonne au fond de mon cœur.

(*Wanderlieder* [I], 1836)

NUIT PRINTANIÈRE

Dans les airs au-dessus du jardin
j'entendais passer les oiseaux migrateurs
annonciateurs de senteurs printanières ;
en bas, les fleurs s'ouvrent déjà.

Je voudrais exulter, je voudrais pleurer,
car je sens que cela ne saurait être !
Des miracles anciens à nouveau
pénètrent avec le clair de lune.

Et la lune et les étoiles le disent,
et le bosquet le murmure en un rêve,
et les rossignols le chantent :
« Elle est à toi, elle est tienne ! »

(Frühling und Liebe [IV], 1837)